

CULTURE SPÉCIALE

En quête d'innovation, des maraîchers du Vully s'essaient à la culture du riz

Ludovic Pillonel

Deux producteurs de légumes fribourgeois ont décidé de tenter le pari du riz sur une petite parcelle, dans le cadre d'un projet de recherche lié aux zones humides. Reportage à Môtier (FR).

Une parcelle de riz dans une plaine, en bordure d'un cours d'eau. En Asie, ce paysage banal n'aurait interpellé personne. A Môtier, dans le Vully, une telle scène frappe en revanche par son côté inédit. Un panneau d'information placé à proximité du champ explique que la surface cultivée de 3000 m² fait partie d'un projet de recherche mené par Agroscope, la Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires (HAFL) et le Groupement d'intérêt (GI) Riz humide.

Ingénieur agronome reconverti dans le maraîchage, Léandre Guillod indique qu'il a pris part à l'expérience avec son frère Maxime par goût pour l'innovation. «Hans Mühlheim, l'un des pionniers du riz au nord des Alpes, nous a abordés suite à une présentation de notre entreprise de nivelage de précision», relève le producteur. Après avoir apporté leur contribution en préparant les parcelles ces deux dernières années, les Guillod ont décidé de tenter eux-mêmes leur chance avec cette culture favorisée par les changements climatiques. La variété Loto sur laquelle ils ont opté a été mise à disposition. Le nivelage et le reste des coûts sont par contre à la charge des maraîchers.

La mise en place a été effectuée fin avril, à la manière d'un blé, après un faux semis



Léandre Guillod tient dans sa main une plante de riz (à gauche) et une plante de millet pour illustrer la ressemblance entre ces deux végétaux.

L. PILLONEL

associé à un désherbage thermique.

«La pression des mauvaises herbes représente un gros challenge. D'ailleurs, malgré notre stratégie de lutte, le millet a regermé et s'est développé. Peut-être qu'en pré-cultivant le riz sous serre et en le plantant, nous n'aurions pas ce problème de concurrence?», relève Léandre Guillod.

Températures clémentes requises

Hormis la délicate gestion du millet (lire ci-dessous), le climat constitue aussi un obstacle potentiel. Afin que le riz arrive à maturité et qu'il puisse

encore être battu dans de bonnes conditions, les températures ne devraient pas descendre sous les 20 degrés, d'où l'intérêt de miser sur des variétés précoces et d'inonder le champ. L'eau en provenance du canal de la Broye voisin joue, en effet, un important rôle de tampon thermique, en restituant, la nuit venue, la chaleur emmagasinée durant la journée.

Pas de matériel spécifique

«Nous utilisons le même matériel d'arrosage que pour nos légumes mais sans aspersion. L'eau est pompée dans

la parcelle en fonction de l'évaporation et de l'infiltration afin qu'une hauteur d'eau de 5-10 cm soit maintenue après que le riz a germé», détaille Léandre Guillod.

L'orientation vers une culture du riz dans un environnement humide au nord de la chaîne des Alpes alors que le Tessin produit annuellement 450 tonnes en milieu sec a aussi été motivée par un autre objectif: la préservation d'espèces animales et végétales rares, hôtes des terres associées partiellement inondées. Une zone périphérique de la parcelle de Môtier a donc été soustraite à la production pour

servir d'habitat aux amphibiens comme la rainette verte, à plusieurs espèces de libellules ainsi qu'à des oiseaux tels que la bécassine.

«Si nous favorisons la biodiversité, alors tant mieux, mais nous avons également des exigences en matière de rendement», souligne Léandre Guillod. Ce dernier remarque qu'une petite partie de la surface plantée en parallèle par les collaborateurs de la HAFL semble jusqu'ici mieux se développer que la zone semée. Toutefois, parvenir à produire et commercialiser du riz à large échelle de cette manière lui paraît un énorme défi,

compte tenu du coût de la main-d'œuvre.

Léandre et Maxime Guillod attendent de voir les résultats de leur première tentative pour prendre une décision sur la suite qu'ils donneront à cette démarche source de curiosité dans leur entourage professionnel.

«Nos collègues qui souhaitent en savoir plus peuvent devenir membres du GI Riz humide. Il y aura des échanges d'expérience en fin de saison», conclut Léandre Guillod.

SUR LE WEB

www.nassreis.ch/français

Allier production et promotion de la biodiversité

Thomas Walter, responsable de projet dans le domaine des terres assolées humides chez Agroscope, a eu l'idée d'étudier l'option du riz en 2016. Un essai pilote réalisé dans une réserve naturelle près de Grange (SO) l'année suivante a permis de récolter cette céréale sur une surface de 30 m², avec un rendement de 1300 kg/ha. Les chercheurs estiment que, sans l'attaque d'oiseaux, ce chiffre aurait doublé. En 2018, les expériences se sont poursuivies à Schwadernau (BE), avec Hans Mühlheim. «Nous avons obtenu 430 kg de riz brut sur quatre à cinq ares, ce qui est très bien», se félicite Thomas Walter.

Cette année, sept parcelles servent de base de travail: deux à Bavois (VD), deux à Schwadernau (BE), une à Môtier (FR), une à Witzwil (BE) et une à Brugg (AG), sur une surface totale de 3,5 hectares.

Les premiers résultats montrent que la gestion de l'apport d'eau joue un rôle important pour le développement de la culture. «L'an passé, nous



Un panneau installé à proximité de la parcelle du Vully donne des détails sur le projet.

L. PILLONEL

avons trop inondé les terres, si bien que les semis mis en place ont été noyés», observe le collaborateur d'Agroscope. Partant de ce constat, l'option suivante a été prise: amener une petite quantité d'eau au début du cycle de végétation, puis augmenter progressivement le volume. Thomas Wal-

ter signale aussi que les canards ont causé des dommages en arrachant involontairement des plantons alors qu'ils chassaient des vers et des larves de moustiques dans l'élément liquide.

Ces derniers mois, ses visites sur le terrain ont révélé des fluctuations conséquentes

dans le développement de la culture d'un endroit à l'autre. «A Bavois, le thermomètre est descendu jusqu'à -6 durant la nuit à mi-mai, ce qui a eu un impact sur la croissance du riz. A Witzwil, le millet a particulièrement proliféré», illustre-t-il. Si tout va bien, le scientifique s'attend à une récolte à plus ou moins fin septembre, soit environ deux semaines plus tard qu'en 2018.

Production au centre

La volonté d'offrir nourriture et habitat à certaines espèces végétales et animales menacées implique des aménagements. Dans le cadre du premier essai pilote, le riz a ainsi été planté de manière dense au centre de la parcelle, afin de repousser autant que possible les attaques d'oiseaux et la pression des mauvaises herbes. Quant aux zones périphériques, elles ont pour fonction première de servir de refuge à la biodiversité.

Cet objectif a aussi une influence sur la période d'immersion de la surface. «Pour

la promotion et le maintien des amphibiens et d'autres espèces animales, la rizière devrait être inondée d'avril à août (profondeur d'eau 5-15 cm). Outre la rizière, des surfaces de promotion de la biodiversité, telles que les ourlets végétaux et les jachères, doivent être créées. Ces zones qui bordent les terres humides sont d'importantes cachettes pour les amphibiens et autres êtres vivants», peut-on lire dans le rapport sur l'essai initial.

Autre conséquence du concept, le recours aux herbicides et autres produits phytosanitaires est proscrit, d'où la nécessité de trouver des alternatives efficaces, à même de garantir des rendements rémunérateurs. Enfin, Thomas Walter souligne que les analyses futures porteront aussi sur les sols, dans le but de définir dans quel environnement pédo-écologique le riz se développe le mieux, avec le meilleur bilan écologique (lire l'encadré ci-contre).

LP

Quid du méthane

La riziculture est régulièrement pointée du doigt pour ses émissions élevées de méthane et de protoxyde d'azote. Cette caractéristique pourrait nuire à l'image du projet de production régionale de riz humide mais Thomas Walter indique que le bilan écologique des rizières n'est pas forcément moins bon que d'autres productions agricoles. «Selon les modèles, on remarque que les émissions de gaz à effet de serre du riz sur des sols assez organiques sont inférieures à celles des grandes cultures et des pâturages. Je tiens à préciser que cette tendance doit encore être confirmée par des mesures», commente-t-il. Le collaborateur d'Agroscope cite aussi une étude réalisée il y a quelques années sur un site marécageux de Californie, où la production de riz a succédé à la pâture du bétail, avec comme résultat une diminution importante des émissions.

LP